

A partir de la Femme-Papyrus

Nadia Mammar, Ouclipo, séance du 10/01/22

C'est un petit texte proprement sidérant, où l'on a l'impression de retrouver toute la clinique de l'anorexie. Comme s'il disait *Tout*, en miroir de ce *Rien* que Lacan aura mis à l'honneur pour éclairer l'anorexie. Ce petit texte m'aura donné du fil à retordre, du grain à moudre ou un os à ronger... Dans un premier temps, je suis partie sur une piste : qu'est-ce que la femme-papyrus nous dit de l'anorexie ? Puis il a fallu se restreindre : qu'est-ce que Noëlle Chatelet nous dit dans ce texte de la bouche et du corps qui nous dise quelque chose de l'anorexie ? Ou que peut-on dire de la bouche et du corps dans l'anorexie ? Mais en fait, ce ne serait pas forcément plus restreint ni plus simple.

Commençons peut-être par le titre. La femme-papyrus, avec un trait d'union. La femme-papyrus est mince comme une feuille, elle n'est plus qu'en deux dimensions comme je l'ai déjà entendu dire. Le papyrus est une feuille, est un support d'écriture. De quelle écriture est-il question dans l'anorexie ? A qui est-elle adressée ? On peut dire de l'anorexie qu'elle est un langage, qu'avec le corps se dit quelque chose qui ne se dit pas. Entre parenthèses, c'est une question intéressante à adresser aux patientes en guise de préambule : que dites-vous de cette anorexie ? D'après vous, que vient dire cette anorexie ?

Comment dépasser l'uniformité symptomatique, la prise en masse au régime du rien et du tout pour restituer l'écriture singulière ? Comment passer de l'anorexie à l'anorexique et de l'anorexique au sujet anorexique et du sujet anorexique au sujet ?

Murielle, dont nous partageons la vie le temps d'une journée, est femme-papyrus, c'est presque un terme générique, comme anorexique. Tout son corps est réduit, se réduit, au rang de porte étendard de sa jouissance. Elle devient tout entière femme-papyrus. Le secret nous en est révélé à la fin du texte : « Le corps... qu'elle aime, le corps plat, où l'envers coïncide avec l'endroit, le derrière avec le devant, ce corps feuille, toujours trop plein, qui se rêve sans épaisseur, lorsque recto et verso gemmelisent enfin... Comme elle est belle ainsi dessinée » L'être papyrus serait-il une façon d'être femme ? de ne pas être femme ? D'être pas la femme ? Deux thèmes que le texte explore mais que je laisserai de côté : le féminin et la temporalité.

S'il s'agit ici du personnage de Murielle, comment peut-on en arriver à penser, presque immédiatement à la lecture du texte qu'elle pourrait incarner toutes les anorexiques, s'en faire leur représentante ? C'est sûrement le talent de l'auteur, mais c'est aussi peut être lié à cette force d'attraction, cette puissance d'uniformisation que j'évoquais un peu plus tôt, c'est un des aspects fascinants de ce trouble, qui paraît fait pour notre époque et pour le DSM. Un trouble « parfait ». On peut en effet être happé par la simplicité du diagnostic (si la patiente le conteste, le médecin hésite rarement), par l'univocité des comportements, des propos ou des « cognitions anorexiques » comme on dit maintenant. Au point que si l'on travaille dans des unités ou services spécialisés, on peut facilement ne plus voir que ce qui se

montre similaire, ne plus entendre que ce qui se dit à l'identique, et ne plus pouvoir penser et agir que de façon opératoire. Ce qui explique aussi que ce soit un terrain particulièrement propice à la protocolisation des soins. Qu'on se rassure, ça ne marche pas forcément, (j'ai par exemple entendu parler d'une jeune fille qui a mobilisé pendant un an rien que pour elle trois soignants censés veiller à ce qu'elle n'arrache pas sa sonde). Il y a quelque chose d'envahissant dans l'anorexie, socialement, épidémiologiquement, au sein des familles dont l'un des membres est touché, mais aussi pour la patiente elle-même, dans ses conduites et pratiques, dans ses pensées, et dans son corps. Il est frappant de mesurer la place que « ça » prend.

Ce qui envahit, le tout qui envahit, est sûrement bien du côté de cet objet rien, faisant de l'anorexie un terrain privilégié pour les paradoxes et oppositions dialectiques. Par exemple :

Comment un trouble aussi homogène dans ses manifestations peut-il se révéler à ce point singulier ?

Comment la revendication d'indépendance, d'autosuffisance, se manifeste-t-elle à travers une conduite dont les conséquences génèrent la plus grande dépendance ?

Comment la peur ou les peurs les plus apparemment futiles (prendre 100 grammes ou absorber du fromage fondu) et le courage le plus absolu, celui de mettre en jeu sa vie, peuvent-ils cohabiter ?

Comment un processus conduisant à la mort peut-il se situer du côté de la revendication vitale ?

Comment le corps peut-il se trouver à ce point valorisé et dévalorisé ? érigé et déchu ? Soigné et maltraité ? chéri et haï ?

Comment la nourriture mais aussi la relation à l'autre peuvent-elle en réalité à ce point faire peur, autant qu'envie ? Comment distinguer, dans le frisson, l'effroi et le plaisir ?

Comment affirmation et refus peuvent-ils être à ce point noués ?

Le texte est traversé, de façon plus ou moins explicite par ces questions :

Murielle se fait belle et se maltraite, s'agite et s'ankylose, accélère et ralentit, festoie et n'avale rien, mange et recrache ou vomit, ouvre la bouche et la maintient close, suscite le regard de l'autre et s'en défie, est forte et fragile, déterminée et découragée, triomphale et vaincue, fière et honteuse ; elle en appelle à l'autre et le contredit ou s'isole ; elle avale la vie et risque de ne pas se réveiller le lendemain matin...

« Elle tient à se faire belle. Elle soigne sa tenue, rectifie le vermillon des ongles et l'incarnat des lèvres, brosse ses cheveux qu'elle porte courts et plaqués dans le cou... malgré le crachin... elle met ses lunettes noires... Elle prend la bicyclette pour soulager ses reins et alléger ses jambes gagnées par l'œdème, un œdème qui inquiète fort les médecins, plus solennels que jamais, qui parlent de phase finale, de processus irréversible de cette diète de forcenée. 'Allons, ne dramatisons pas, je vais vous en avaler moi, de la vie' »

A partir du texte, on perçoit bien les enjeux et moyens mis en œuvre, mais il est du reste particulièrement difficile les discerner entre eux, de faire la part des choses ; c'est le côté auto organisateur de la conduite, qui produit de formidables effets de cercle vicieux, et qui fait que, bien que l'enjeu paraisse plus du côté de la reconstruction que la destruction, c'est la destruction qui va finir par primer, au fur et à mesure que la conduite se fixe en réorganisant l'économie corporelle, relationnelle et psychique.

Pour être belle, heureuse, libre, il faut être dure, sèche, érigée, sans graisse, au moyen d'un corps total et parfait qui ne soit ni soumis aux lois de la biologie ni au désir de l'autre ou pour l'autre, qui doit se fermer tant il est poreux à tout ce qui vient de l'extérieur et qui intruse. L'autre est celui à qui l'on joue des tours, que l'on vole, que l'on défie, tout autant qu'il est persécuteur et objet d'un amour insupportable. L'autre est absent tout autant qu'hyperprésent. Comme la nourriture, que ce soit dans sa matérialité ou son hallucination. Il semble bien s'agir de triompher, d'avoir raison au prix de la déraison, en arraisonnant ou pour arraisonner le corps et ses manifestations pulsionnelles ; d'avoir raison de l'autre et de son emprise en renversant la dépendance. Le travail sur le corps devient tout autant un moyen qu'un but.

Le corps, dans ses relations avec lui-même, son intérieur et l'extérieur, avec l'autre, avec la nourriture, avec le temps qui passe, devient le lieu de tous les dangers, le territoire dans lequel les opérations de combat vont se mener, l'arme fatale pourrait-on dire.

Noelle Chatelet fait particulièrement bien apparaître cette dimension de combat, qui de prime abord se dirige contre la nourriture, biscotte, vermicelle ou salsifi, mais qui donc va bien au-delà, la nourriture n'étant que le représentant de quelque chose d'autre. Combat pour et contre le corps.

Le combat avec la biscotte est particulièrement illustratif : « saisir l'objet... croquer dedans. Il cède.... La dureté renonce, la mollesse gagne. Une bouillie s'est formée dans le mortier de la bouche... Murielle crache dans le creux de la main la bouillie-gâchis, ce limaçon brunâtre récupéré de justesse avant le grand saut dans le vide ». On pense évidemment ici au plaisir du bébé, qui mâche, recrache, fait de l'objet un objet d'échange avec sa mère. Ne serait-ce pas ici un moyen de convoquer la mère à chaque bouchée, d'halluciner sa présence ? la rendre omniprésente tout autant que l'éloigner ?

Pour conclure, revenons en plus précisément à la bouche et au corps, en nous laissant imprégner par le texte.

C'est un corps à la troisième personne, désigné par « il » ou « son corps », un corps dissocié, désarticulé, séparé, scindé (entre tête et corps), hyperactif, qui tangué, vacille, persécute. Il est un corps qui est imposé, s'impose et est aussi imposant malgré ou grâce à sa maigreur. Il peut être maîtrisé, contrôlé, domestiqué et aussi embelli. Un corps qui ressent paradoxalement de façon hyper accusée les sensations, odeurs, textures, sons, états de la matière et même la lumière mais qui ne ressent ni la faim, ni la douleur, ni la fatigue, ni le froid, ni le désir sexuel.

L'intérieur du corps c'est « le grand saut dans le vide », quand il n'est plus possible de contrôler quoique ce soit. D'ailleurs, il faut que l'intérieur du corps soit vide, plein de vide, c'est un souci, un combat de chaque instant. Les pensées sont pleines de cette recherche acharnée du vide parfait, les comportements pleins de stratégies pour s'en assurer (pour perdre des calories, du poids, de la graisse, du volume, de la mollesse par exemple). Le vomissement, la régurgitation et la restriction sont également des moyens d'exercer le contrôle ou de lutter contre la perte de contrôle.

Tout ce qui parvient à pénétrer à l'intérieur se voit à l'extérieur, démultiplié. Quand Murielle « sent descendre [le vermicelle] dans le précipice de l'œsophage, elle n'ose plus bouger... La honte l'emporte. Impuissante, Murielle assiste à la modification de son corps. Le ventre donne le signal. Il gonfle, il pousse vers l'avant... Puis les hanches, les membres, les mollets, les mains, la peau... Cette lave de graisse précipitée hors d'un volcan qui menace de l'engloutir. La brûlure du vermicelle, si intense, délimite clairement la matrice de l'éruption et son feu intérieur ». Ostentation honteuse du plaisir en fait...

La bouche, c'est le siège du dégoût violent et de l'autoérotisme ; un carré de chocolat est en effet non pas seulement la source d'un dégoût mais aussi d'un plaisir insoutenable, d'un embrasement potentiel de tout le corps.

Au profit d'un centrage exclusif sur le corps et son intérieur plein de vide ou trop plein, le monde extérieur disparaît.

Le corps, avec à son entrée -et à sa sortie- la bouche, est le lieu interface de tous les excès, lieu de souffrance et de jouissance. C'est ce qui fascine.